

MISSIONS ÉTRANGÈRES

COLOMBIE BRITANNIQUE

MISSION PARMI LES OUVRIERS DU CHEMIN DE FER CANADIEN-PACIFIQUE.

LETTRE DU R. P. COCCOLA A UN PÈRE DU SCOLASTICAT DE BELCAMP.

Saint-Louis Kamloops, le 10 février 1886.

Bien cher Père,

Dans les premiers jours de septembre, Mgr d'Herbomez nous arrivait à Kamloops, en cours de visite vicariale. Il me donnait aussitôt la mission d'aller visiter les Italiens et autres ouvriers catholiques, disséminés sur la ligne du chemin de fer *Canadien-Pacifique*, en construction sur un parcours de plus de 300 milles. Sur cet ordre, je quittai Kamloops le 6 septembre, non sans trembler un peu à la pensée d'une expédition dont le résultat me paraissait bien incertain et qui s'offrait à moi comme ne devant réussir, si elle réussissait, qu'au prix des plus grandes fatigues et de difficultés de tout genre. La nuit qui précéda mon départ, je ne pus pas dormir. Mon émotion n'avait pourtant pas de sérieuse raison d'être, car déjà bien souvent j'avais expérimenté les soins et les attentions imprévues de la Providence à mon égard. C'est bien avec connaissance de cause que je puis dire que Dieu protège toujours ceux qui ont fait vœu d'être à lui.

En mettant le pied sur le bateau, le 6 au matin, je suis accosté par un gentleman qui se déclare protestant, mais admirateur du prêtre catholique, lequel se dévoue avec

tant de courage à la propagation de l'Evangile. Là-dessus, mon compagnon de voyage me cite plusieurs textes de l'Ancien et du Nouveau Testament ; de telle sorte que j'eus ce jour-là une véritable conférence d'Ecriture sainte. Ce qui fut non moins profitable pour ma pauvre bourse, c'est qu'il me paya le dîner et le souper à bord.

A onze heures du soir, nous abordâmes à *Eagle Pass*. Mon compagnon protestant poussa la générosité jusqu'à me procurer une chambre dans le meilleur hôtel de l'endroit, en me souhaitant une bonne nuit. Son souhait ne fut pas aussi efficace que je l'aurais désiré. Malgré ses nombreux hôtels, la petite ville d'*Eagle Pass* ne pouvait fournir une chambre à chacun des nombreux voyageurs qui arrivaient par le même bateau. On me demanda si j'accepterais un camarade pour la nuit. La politesse et encore plus la nécessité exigent beaucoup de condescendance en pareil pays. Je dus consentir. Mon compagnon de chambre est un Américain. Il a bu un peu plus qu'il n'était nécessaire ; cela est si commun, qu'on n'y fait pas attention. Je l'engage à se coucher à l'instant, vu que l'heure est déjà avancée et que le voyage du lendemain sera long et fatigant ; mais il s'esquive, promettant de rentrer aussitôt. Je m'étais étendu sur mon lit ; il pouvait être minuit ; on circulait dans la rue comme en plein jour. Aussi n'avais-je pu fermer l'œil qu'à demi, quand mon compagnon rentre à l'improviste. Il était ivre mort cette fois. Il jure contre un être invisible ; plus d'espoir de dormir. Cependant bientôt les jurements font place aux ronflements. Vers les trois heures, j'espère pouvoir enfin m'endormir, quand des cris désespérés : « Au feu ! au feu ! » me font sauter à bas du lit. Les gens de la maison sont effrayés, et les buveurs cessent leurs chants et leurs querelles, pour son-

ger au salut commun. Grâce à la promptitude des secours, on réussit à arrêter l'élément destructeur.

Heureux de revoir la lumière du jour, je quitte mon lit et ma chambre, devenue une chambre d'angoisse et de fatigue plutôt que de repos, et me prépare à partir par le *stage* (diligence) de six heures. L'auteur des *Embarras de Paris* a, dirait-on, prophétisé les embarras de notre ville naissante d'*Eagle Pass*. Elle se compose de tentes blanches et de maisons en planches de cèdre, assez espacées et fendues en tous sens, probablement pour renouveler l'air et laisser évaporer l'*alcool* dont les vapeurs les infectent.

Nous voilà lancés par quatre chevaux à travers un chemin affreux. A chaque instant, on s'attend à voir le pauvre véhicule se briser ou se perdre dans un trou boueux, dont il ne sortira plus. L'attelage est bientôt essoufflé et le personnel des voyageurs brisé par de continuels cahots. On s'accroche à tout ce que l'on rencontre, comme on ferait à bord d'un bateau, au plus fort de la tempête. Nous regardons avec effroi ces vallées profondes et ces montagnes escarpées, qui feraient l'admiration d'un touriste voyageant à son aise.

Dans l'après-midi, j'arrivais à un camp d'ouvriers, dont le *foreman*, qui était de ma connaissance, m'informait qu'il y avait beaucoup de catholiques parmi ses hommes et qu'il me laissait pleine liberté de leur parler. Me voilà en face de l'ennemi, armé du courage de la foi et du glaive de la parole à trois tranchants : anglais, français, italien. Je ne me trompe pas en disant que je suis en face de l'ennemi, car voici l'accueil que l'on me fait : « Êtes-vous prêtre ? » demandent quelques-uns. Sur ma réponse affirmative, ils me disent : « Pas possible qu'un prêtre se hasarde tout seul dans ces affreux précipices. » D'autres s'écrient : « Il vient mendier notre argent. » Sans me laisser intimider, j'attends que la tempête se soit apaisée. Le calme

rétabli, après avoir fini de parler en anglais, je dis quelques mots en italien, souhaitant santé et beau temps à tout le monde, en retour des malédictions que j'avais reçues. Quand les Italiens entendent parler leur langue, et cela, rien que pour exprimer des souhaits, ils se regardent confus et honteux, car personne, eux exceptés, ne parle cette langue! Les plus hardis me demandent si je viens de Rome et dans quel but. Sans répondre à la première question, je leur dis que je viens presque uniquement pour voir les Italiens; qu'ayant appris combien il y en a parmi eux qui meurent dans ces montagnes, tantôt écrasés sous les rochers, tantôt victimes de la fièvre typhoïde, j'avais gémi sur leur sort, et que je leur apportais les bénédictions du ciel. La nouvelle de l'arrivée d'un prêtre italien, venant de Rome ou de Toscane, court le long de la ligne. Je visite plusieurs camps ce soir-là et vois plus de trois cents ouvriers, les avertissant que le lendemain, dimanche, je leur dirai la messe.

Les *contracteurs*, généralement très bien élevés, me reçoivent cordialement; quand je leur manifeste le désir de dire la sainte messe le lendemain, ils m'informent que les ouvriers travaillent jour et nuit, sans excepter le dimanche, et que, disant la messe à dix heures, je pourrais avoir tout au plus ceux qui ont travaillé la nuit.

Le lendemain, j'avais un maigre auditoire; ce n'était pas bien encourageant pour débuter dans une mission que j'avais tant appréhendée. Mais, à l'école de l'expérience, j'ai appris qu'il a toujours été difficile de faire du bien, surtout aux gens du chemin de fer. Je faisais donc contre mauvaise fortune bon cœur. Me donnant des airs joyeux, j'allais visiter les ouvriers dans les misérables réduits où ils étaient logés, ou plutôt entassés par vingtaines. C'étaient des sortes de tanières si basses qu'un homme avait souvent peine à s'y tenir debout; les unes étaient con-

struites en grosses pièces de bois rondes, placées les unes sur les autres ; un peu de boue, en guise de mortier, fermait les interstices ; d'autres étaient creusées dans le flanc de la colline ; d'autres encore avaient pour parois deux ou trois gros rochers et un toit en planches de cèdre, avec 2 pieds de terre par-dessus, pour empêcher l'eau de pénétrer et arrêter les courants d'air. S'il y avait une certaine diversité dans l'architecture de ces habitations, l'ameublement était partout le même. Des planches fendues à la hache, soutenues par des piquets plantés en terre, avec une ou deux couvertures en lambeaux pardessus, quelques vieilles bottes couvertes de boue, un petit havresac, autrefois neuf mais recouvert maintenant de poussière, où se trouvent un livre de prières, le portrait d'un ou de plusieurs membres de la famille, avec la correspondance soigneusement conservée : tel est le coup d'œil qu'offrent ces modestes *cottages*, auxquels on a malicieusement oublié de donner des fenêtres.

En entrant, je fais l'éloge des architectes ; ceux-ci, touchés de mes compliments, se font un honneur de m'offrir un coin de leur lit pour siège, ayant soin préalablement d'y étendre leurs capotes, pour le rendre plus confortable. C'est vers les trois heures de l'après-midi, heure à laquelle ceux qui ont travaillé la nuit font leur toilette et se disposent à recommencer leur ouvrage. On cause amicalement ; mais la misère des ouvriers est si grande et si générale qu'on n'entend presque partout que des plaintes et l'expression des regrets d'avoir quitté sa famille et son pays, où, sans être riche, on vivait du moins heureux et tranquille, tandis que, dans ces montagnes, loin des parents et des amis, on souffre et souvent on meurt sans aucun soin, sans consolation spirituelle et sans aucune assistance corporelle. Je m'efforce de remonter le cou-

rage de chacun, disant qu'il fallait bien que quelqu'un se dévouât pour construire ce chemin de fer, lequel sera fini dans deux mois, et qu'alors, oubliant leurs fatigues, avec l'argent qu'ils auront gagné, ils pourront retourner dans leur pays et revoir leurs parents. Mes Italiens, les larmes aux yeux, s'écriaient, comme pour faire écho à mes paroles : « Plaise au ciel que nous puissions revoir encore notre patrie ! »

Quand je me trouvais avec des Français, je leur chantais *les Plaintes de l'exilé :* « Voyageur exilé sur la terre et sur l'onde... Mais rien pour moi ne vaut encore ma France... et cette fois, j'y reviens pour toujours. » C'en était assez pour gagner le cœur de ces pauvres ouvriers, réellement exilés dans ces affreux pays, dont les bêtes féroces elles-mêmes semblent avoir horreur. Chacun avait quelque chose à me dire ou à me recommander. Ils me montraient leurs livres de prières, souvenir d'une mère ou d'une sœur ; ils me faisaient lire leurs lettres et me priaient de répondre pour eux, s'ils ne savaient pas écrire. Les uns réclamaient un scapulaire, d'autres une image du Sacré Cœur, etc.

Les Autrichiens et les Polonais sont ceux qui ont montré le plus de noblesse de caractère et de générosité dans leurs aumônes. Les Irlandais, fiers de leur nom de catholiques, sans respect humain en présence des protestants, des francs-maçons, demandaient à se confesser et à communier. Somme toute, il faut le dire à la plus grande gloire de Dieu, beaucoup de vieux poissons ont été pris au filet, et beaucoup de jeunes gens, pas mal en retard, ont fait leur pas en avant ; ils sont en ligne maintenant et j'espère qu'ils marcheront de front à la conquête du ciel.

Mon air de gaieté, au milieu de tant de souffrances et de misères, frappait tout le monde et attirait autour de moi protestants et catholiques. Cela me donnait du cou-

rage, mais la difficulté de dire la messe tous les jours, faute d'un local convenable et parce que les travaux ne cessaient ni le jour ni la nuit, revenait souvent, et cette privation apportait quelque tristesse dans mon cœur. De temps en temps, cependant, de fortes pluies arrêtaient les travaux pour quelques heures. J'en profitais pour voir mon monde, et, comme je jeûnais habituellement jusqu'à dix heures, attendant une circonstance heureuse pour dire la messe, il arrivait quelquefois que j'avais une grande assistance ; d'autres fois, je n'avais qu'une seule personne.

Ce genre de vie si nomade m'obligeait à courir d'un camp à un autre, à faire chaque jour de nouvelles connaissances. La visite aux ingénieurs ou aux contracteurs, qui, protestants ou catholiques, se montraient bien disposés à mon égard, me préoccupait encore plus qu'elle ne me fatiguait. La prière et le souvenir de tant d'âmes, qui priaient pour moi, me soutenaient, quand je ne pouvais pas dire la sainte messe. La nuit, il ne m'était pas toujours facile de dormir. Mon lit était parfois un peu plus dur que la Règle ne l'exige. La paille et le foin ne poussent pas dans ces montagnes, on en fait venir pour les chevaux et les mules de travail, mais ils sont trop chers pour les gaspiller. Si je couche près de l'usine du vieux Vulcain, qui nuit et jour frappe à coups redoublés sur son enclume retentissante, il me faut du temps pour m'endormir ; et quand mon oreille s'est habituée au bruit de l'enclume, la dynamite, emportant des quartiers de rochers dans la montagne, me fait tressaillir sur mes planches élastiques.

L'homme s'habitue à tout, dit-on. Moi aussi, je deviens peu à peu maître de mes impressions et je me fais une règle de conduite que je suivrai, autant que possible, dans tous les camps que j'aurai à parcourir. La voici. En quittant le camp où j'aurai passé deux ou trois jours, je

me munirai d'une lettre de recommandation du contracteur ou du payeur, lettre que je présenterai au contracteur ou au payeur du camp où je me rends. Je ne porterai plus ma chapelle; on me donnera un ouvrier qui me rendra ce service. En arrivant dans un nouveau camp, si mes habits, en mauvais état et couverts de boue, ne laissent pas deviner que je suis un prêtre, ma lettre d'introduction m'accréditera auprès de mon nouveau troupeau.

Après un jour passé au bureau des contracteurs pour me reposer et étudier le terrain, je commençais mes visites à domicile ; j'allais dans chacun de ces taudis et, si la majorité des locataires était catholique, je passais la soirée avec eux, profitant de ce temps pour entendre les confessions et préparer ceux qui voulaient communier. Vers onze heures, après la prière du soir, je m'étendais dans un coin de la hutte, malgré les résistances des ouvriers qui en reconnaissaient la malpropreté. Mais j'insistais, et ils m'offraient alors la plus acceptable de leurs couvertures. Malgré cette précaution, je n'avais pas encore fermé l'œil, repassant dans mon esprit le sujet de prédication pour le lendemain matin, que des insectes et animalcules de tout genre, s'attachant à ma peau, me faisaient endurer jusqu'au matin un cruel supplice.

A trois heures et demie je suis debout, souvent le premier ; j'allume le feu, fais le plus de fumée possible, pour obliger tout le monde à sortir et à se laver, et, quand mon monde est prêt, j'ai vite dressé un autel avec les planches sur lesquelles j'ai essayé de reposer. Un cantique est chanté avant la messe ; il remplace la cloche et appelle les voisins à la prière. Une instruction sert de préparation à la sainte communion, et une autre, après la messe, sert d'action de grâces ; après quoi, chacun s'en va déjeuner, heureux et l'esprit en paix. Un matin, nous avons eu des chants en allemand, en autrichien et

en polonais. Ces pauvres gens, qui n'avaient jamais entendu la messe depuis qu'ils étaient engagés dans le chemin de fer du Pacifique, se croyaient dans leur pays.

Après avoir plié bagage, vers sept heures, j'allais m'asseoir à la table des contractenrs, aprês m'être préalablement, sur leur désir, reposé un moment sur un lit moins dur. « Le dévouement du prêtre catholique fait notre admiration, disaient-ils ; il n'y a que lui que nous voyions, dans ces pays sauvages, apporter le bonheur par sa présence et sa franche gaieté. » Bientôt, hélas ! quand le chemin de fer sera fini et les stations confortablement établies, des ministres de toutes sectes viendront, en touristes, voir s'il n'y a pas quelque argent à ramasser.

Je viens de vous donner connaissance du programme des jours de la semaine. Le dimanche, j'en suivais un autre dans les camps, où, ce jour, le travail n'était pas obligatoire.

Après le déjeuner des travailleurs, quand ils étaient rentrés dans leurs huttes ou sous leurs tentes, je faisais la ronde, les invitant tous à venir à la messe, n'importe la secte à laquelle ils pouvaient appartenir, leur disant que peut-être ils auraient trouvé étrange que je célébrasse le service divin sans y inviter les gens, ou que je fisse des distinctions. Aussi y avait-il foule, les uns venant attirés par la foi, les autres par la curiosité. L'autel était dressé sous une tente de réfectoire pouvant contenir deux cents personnes. Avant la messe, je prêchais en italien ou en français, et j'étudiais la physionomie de mes gens. Quand j'en voyais quelques-uns le chapeau sur la tête, ce qui arrivait surtout aux Suédois, luthériens pour la plupart et acharnés contre l'Eglise catholique, je trouvais un petit mot qui, pareil à une commotion électrique, faisait tomber le chapeau. Après que tout ce monde avait assisté

à la messe et suivi les trois instructions dans les trois langues, je devenais l'enfant gâté de la société. Ceux qui, de prime abord, me regardaient de travers, cherchaient alors une occasion pour échanger quelques mots avec moi.

Ce genre de vie minait ma santé, et la lutte contre les insectes qui me suçaient le sang m'épuisait à la longue. Heureusement, chez les ingénieurs, j'ai trouvé des âmes charitables. Je change de linge et me repose deux jours.

Le 3 octobre, j'arrive à Farewell. Cette ville, située sur la rive gauche de la rivière Colombie, se trouve comme dans un nid, entourée de bois et de montagnes. Sa réputation n'est guère meilleure que celle d'Eagle-Pass. Des joueurs, des contrebandiers de boissons composent la plus grande partie de la population. Un incendie avait détruit la moitié des maisons, mais d'autres se sont élevées sur leurs ruines. Je ne comptais pas rester longtemps dans cette ville, où l'on ne pourrait sortir le soir sans imprudence, surtout si on a quelques piastres dans la poche. Tout le monde y est armé de revolvers et de poignards, et la police, nombreuse et active, ne peut réussir à arrêter le bruit et les coups de feu qui, chaque nuit, troublent le sommeil des gens pacifiques. Mais Notre-Seigneur n'est-il pas venu pour les pécheurs? Les malades seuls ont besoin du médecin. Je n'ai jamais craint pour ma vie; pourquoi craindrais-je maintenant? Un catholique m'offre d'aller prendre une chambre dans le meilleur hôtel; il payera les frais. Je préfère trouver un gîte plus modeste qui ne coûte rien, et je vais faire une visite au capitaine de la police montée. Quoique protestant, il me reçoit cordialement; on mangera à la même table et j'aurai mon lit non loin de la caserne des soldats.

« Vous arrivez fort à propos, me dit-on; le gouverneur général va visiter la Colombie Britannique et sera ici

dans vingt-quatre heures. » La ville de Farewell se transformait en effet sous des tentures et des décorations ; on lisait partout des souhaits de bienvenue écrits dans toutes les langues.

J'eus une entrevue avec le gouverneur, qui resta là deux jours, plutôt pour se reposer que pour visiter la place.

Le dimanche, je m'adressai au juge de paix pour qu'il me cédât le Court-House, le seul endroit convenable pour dire la sainte messe. Contre mon attente, j'eus une nombreuse assistance.

A 70 milles de Farewell, en remontant la rivière, se trouvent des mines d'or très riches, qui occuperont des milliers d'ouvriers. J'ai déjà été invité à aller les visiter.

De Farewell, en suivant un chemin où l'on enfonçait dans la boue jusqu'aux genoux, j'arrivai à l'hôpital, à 11 milles de là. Il y avait une vingtaine de patients, les uns estropiés, les autres atteints de la fièvre typhoïde, qui a fait bien des ravages parmi les ouvriers ! Je dis la sainte messe ; je distribuai à tous des paroles de consolation, quoique la plupart d'entre eux fussent protestants.

Nous sommes enfermés entre deux chaînes de montagnes ; le soleil nous envoie ses faibles rayons vers onze heures seulement pour les retirer à deux. Une fois, il pouvait être environ minuit, n'étant pas encore endormi, j'entends un bruit de pas de chevaux ; je demande ce que c'est, on me répond : « Ce sont des contrebandiers de boissons. »

Encore quelques milles et je trouverai les wagons, qui s'avancent chaque jour, à mesure que le chemin se fait. Comme alors mon voyage sera plus facile ! Je n'aurai plus à voyager à pied ou à monter une misérable haridelle. Je n'aurai plus à traîner mon sac ; mais, avec tout

mon attirail, je me laisserai emporter par la vapeur et contemplerai des scènes grandioses variées, et parfois effrayantes quand de grosses roches ou des avalanches se détachent des montagnes.

Une fois dans le train, les conducteurs et les autres employés sont pleins d'égards pour moi et me facilitent la besogne. Ils s'arrêtent pour me laisser descendre dans les camps que j'ai à visiter et me reprennent plus tard.

A mesure qu'on approche du sommet des montagnes Rocheuses, le froid devient plus vif, si bien que je ne puis tenir dans les wagons découverts et vais m'asseoir près de l'ingénieur. Il est catholique et s'estime heureux de me rendre service. La glace qui couvre les rails nous empêche d'avancer, malgré deux puissantes machines, l'une placée en avant et l'autre en arrière. Nous grimpons par une montée dont la proportion est de 4 et demi et quelquefois 5 sur 100; ce n'est qu'après avoir laissé derrière nous un certain nombre de wagons que nous pouvons continuer notre route. Ici se révèle l'habileté des ingénieurs, qui, par des détours multiples et calculés, qu'on appelle *loops*, ont gravi la montagne, avec une pente relativement douce. Mais les dangers sont de tous les instants, et les accidents ne sont que trop fréquents, surtout à cause des avalanches, qui font rouler sur le chemin jusqu'à 100 pieds de neige, sur 2 ou 3 milles de long ; le bruit qui les accompagne est effrayant. La maisonnette, où j'avais habité pendant trois jours, a été lancée à 30 pieds plus loin par une de ces avalanches.

Nous traversons Stony-Creek sur un pont en bois de 208 pieds de haut ; nous passons par Beaver-Lake, où se trouvait autrefois une ville qui fut incendiée par les brigands. Le 9 octobre, vers minuit, nous arrivons au premier pont de la rivière Colombie, que j'avais traversée à Farewell, à 80 milles de là. Le capitaine de la police

montée, qui m'avait rendu de grands services au second passage de la Colombie, me fut encore, sur ce point, de la plus grande utilité. Il me conduisit au meilleur hôtel et donna des ordres pour que je fusse bien traité. Le lendemain, je m'informe auprès du maître d'hôtel s'il n'y aurait pas quelque famille catholique dans l'endroit. Nous étions déjà au samedi, je voulais trouver une place convenable pour dire la messe le dimanche. Le jour même, je visite un certain nombre de catholiques et tous se réjouissent à la pensée qu'ils auront la messe le lendemain.

J'eus, de fait, une nombreuse assistance, et les dames, accompagnées de quelques messieurs, firent les frais du chant et de la musique. Le soir, à six heures, j'eus des vêpres chantées en musique, ce qui ne m'était pas arrivé depuis cinq ans. Les instructions du matin, en français et en anglais, et la lecture du soir produisirent promptement d'heureux fruits ; plusieurs familles voulurent avoir la messe dans leur maison, pour se procurer le bonheur de s'approcher des sacrements.

En partant d'ici, je me considère comme étant en dehors de mon diocèse ; je continuerai donc ma route, sans plus exercer aucun ministère, jusqu'à ce que j'obtienne juridiction de Mgr Grandin ou de son grand vicaire. Je visite, en passant, les catholiques dans les diverses stations. Plusieurs d'entre eux auraient voulu me retenir, mais je me contente de leur promettre de m'arrêter au retour.

Le 13 octobre, je descends du train à Calgary et me dirige vers la maison des Pères, quand je rencontre sur mon chemin Mgr Grandin, accompagné des RR. PP. Lacombe, Legal, Doucet, Claude et Foisier, ce dernier tout fraîchement ordonné. Malheureusement, je ne puis jouir longtemps de la présence de Monseigneur, qui, après

m'avoir donné toute juridiction, monte dans le train d'où je viens de descendre, pour se rendre à Winnipeg.

Il y a à peine trois ans, Calgary n'était habité que par les Oblats et quelques soldats ; aujourd'hui, c'est une ville qui s'agrandit et de nuit et de jour. Ici, on dit adieu aux montagnes ; les prairies à perte de vue, comme une mer légèrement ondulée, attendent la charrue du laboureur intelligent et actif. Les Pères ont une belle maison d'habitation avec une église très fréquentée. Une cloche de 900 livres, don des paroissiens, arrivera bientôt de Montréal, par le chemin de fer, sans aucuns frais de transport. Les six Sœurs, fidèles Compagnes de Jésus, s'occupent de l'éducation d'une cinquantaine d'enfants, dont le nombre augmente tous les jours. De plus, le gouverneur a confié à nos Pères l'école industrielle pour les sauvages, et c'est le R. P. Claude, mon ancien condisciple du scolasticat, qui en est le directeur. Le F. Little est *teacher*, et un jeune Irlandais fermier-instructeur. Trois Sœurs Grises, aidées d'une demoiselle du Tiers Ordre de Saint-François, ont soin des filles.

Je vais passer deux ou trois jours avec le R. P. Claude. sur les bords du High-River. Ses domaines s'étendent sur un immense parcours, et l'établissement offre toutes commodités par son étendue et ses dispositions. Avec ce charmant Père, si aimé de tous ceux qui l'ont connu sur la ligne du chemin de fer, on s'est rappelé le passé et on a parlé des amis, aujourd'hui dispersés aux quatre vents du ciel.

J'ai aussi le bonheur de passer quelques jours avec le R. P. Doucet, au centre même de sa paroisse. Je ne puis m'empêcher d'admirer le zèle et le courage de ce bon Père, qui, malgré l'ingratitude et l'indifférence de ses paroissiens, se dévoue continuellement pour eux, leur donnant des médecines et instruisant les enfants,

quand ceux-ci viennent dans les environs, ce qui est assez rare. J'ai entendu dire qu'il a été souffleté et même menacé d'être tué par un sauvage, dont l'enfant était mort après avoir reçu le baptême. Quand il dit la messe, il a soin de fermer la porte et de n'admettre aucun sauvage. Un jour qu'il avait oublié cette précaution, un sauvage est entré et s'est mis à voler les provisions du Père, sans que celui-ci ait pu l'en empêcher, étant déjà à la consécration. Les Pieds-Noirs (c'est le nom qu'on donne aux sauvages de cette tribu) ont une triste réputation. Rien qu'à les voir avec leurs cheveux longs, leurs visages peints et leurs couvertures, qui ont remplacé les peaux de buffalo pour leur servir de vêtements, on comprend qu'ils sont redoutables. Ils menacent de se révolter au printemps prochain, comme les Cris l'ont fait l'année dernière. Ils tuent les animaux des blancs et les mangent comme produits de leur chasse. Comme le buffalo a entièrement disparu et qu'il n'y a plus de gibier dans le pays, les amateurs de la chasse s'organisent en partis, excitent les bœufs en les piquant et les lancent au loin dans les prairies, où ils ne seront pas dérangés par la police ou les propriétaires. Puis, ils poursuivent les pauvres bêtes, comme ils faisaient auparavant le buffalo, leur cassant une jambe de devant, puis une jambe de derrière, leur tirant dans les yeux, jusqu'à ce que, massacrées ou épuisées, elles tombent sans vie. Elles sont alors vite dépecées et mangées. Le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour empêcher ce brigandage, qui arrête le progrès du pays. Dans chaque camp sauvage, il y a distribution de viande et autres provisions deux fois par semaine. Il y a, en outre, des fermiers-instructeurs pour payer les sauvages qui voudraient venir travailler et apprendre à diriger une ferme. Mais ces sauvages ne veulent ni du travail, ni de la vie sédentaire, et, trouvant la ration trop

petite, ils s'en vont voler et manger les animaux des blancs. Un de ceux-ci, voyant ses animaux diminuer et en sachant bien la raison, envoie chercher les soldats. Les soldats arrivent en peloton et, disposant au dehors leurs fusils en faisceau, entrent dans la maison pour se reposer et entendre les griefs du fermier. Une bande de sauvages venant à passer enlève les fusils, et les soldats, désarmés et, honteux comme des renards que des poules auraient pris, s'en retournent l'oreille basse, à la caserne.

Après avoir vu de près les misères du P. Doucet et les sauvages qu'il a évangélisés, je n'ose plus me plaindre des miennes et je suis presque tenté de considérer mes sauvages comme des saints.

De retour à Calgary, j'aide aux préparatifs de voyage du R. P. Lacombe, qui, sur un *buggy* à deux chevaux, avec quelques peaux de buffalo pour couverture, un peu de bois pour chauffer son thé, s'en va, à Edmonton, réorganiser les différentes missions désorganisées par la dernière rébellion. Quelques jours après, je dis moi-même adieu au R. P. Legal, resté en charge de la mission de Calgary à la place du R. P. Lacombe, et, tout en visitant le monde que je n'avais pu voir en venant, n'ayant pas de juridiction, tels que les gens de Canmore, de Silver-City, Golden-City, etc., je me rapproche de ma mission de Kamloops. Personne ne m'attendait plus ; on croyait que j'étais mort, ou bien que j'étais retenu par quelque accident pour toute la durée de la saison d'hiver. Mes lettres n'avaient pu se frayer un chemin à travers les montagnes Rocheuses. Plus heureux qu'elles, je réussis à franchir cette barrière de glace, à surmonter tous les obstacles, et j'arrive enfin à ma chère Mission de Kamloops. J'ai dû en repartir presque aussitôt pour visiter mon district; mais, dans cette dernière course, les fatigues et les pri-

vations inhérentes à la vie de missionnaire, ont détraqué mon estomac ; et maintenant, à la veille d'entreprendre ma campagne de printemps et d'été, je me trouve presque sans forces.

Priez donc, s'il vous plaît, le Sacré Cœur de Jésus, pour qu'il daigne me prendre en pitié. J'ose aussi me recommander aux prières de nos anciens compagnons de noviciat et de scolasticat, s'il y en a encore autour de vous.

Croyez-moi, s'il vous plaît, votre dévoué frère en N.-S. et M. I.

N. COCCOLA, O. M. I.

LETTRE DU R. P. LE JEUNE A SON FRÈRE, A NOTRE-DAME DE SION.

Kamloops, le 7 mars 1886.

MON BIEN CHER FRÈRE,

Il y a quelques mois, vous me suiviez, par la pensée, à travers les sites pittoresques et les grandioses paysages, si multipliés dans le voisinage des *Montagnes Rocheuses*.

Aujourd'hui, je pense que vous ne refuserez pas de m'accompagner encore dans mon excursion d'hiver.

Le 6 janvier, je quittais Kamloops et je descendais à New-Westminster avec le pauvre Frère MAC-BRATID dont la santé réclame des soins qu'il ne pouvait trouver au milieu de nous. Son départ et le nombre trop restreint d'élèves nous ont contraints à fermer l'école pour un temps.

Après cette halte momentanée, je me mets en devoir de répondre aux ardents désirs des sauvages du district; ils se plaignaient d'être privés de la présence du prêtre depuis bien longtemps. Le 13 janvier, j'arrive à un premier camp, où je stationne trois ou quatre jours, en